

Et les murs furent renversés

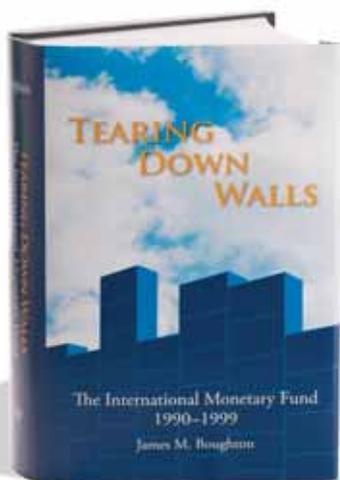
Atish Rex Ghosh s'entretient avec **James Boughton**, historien du FMI

SELON le philosophe hispano-américain George Santayana, «ceux qui ne peuvent pas se souvenir du passé sont condamnés à le répéter». En qualité d'historien officiel du FMI, James Boughton s'est efforcé à la fois d'empêcher que l'institution retombe dans les erreurs du passé et d'offrir un aperçu privilégié des coulisses d'une organisation longtemps critiquée pour son goût du secret et son manque de transparence.

Le FMI vient de publier l'histoire officielle de l'institution dans les années 90, deuxième volume du genre rédigé par Boughton. *Tearing Down Walls: The International Monetary Fund 1990 to 1999* couvre une période agitée non seulement dans la vie du FMI, mais aussi dans le monde. La fin de la décennie précédente avait vu la chute du Mur de Berlin, suivie rapidement par l'effondrement de l'Union soviétique et la transition de nombreux pays d'Europe orientale vers l'économie de marché. Tandis que le FMI faisait face à la transformation politique des anciennes républiques soviétiques, il a été également entraîné dans le tourbillon de crises financières successives. Pendant ce temps, au siège de Washington, des réformes historiques se mettaient en place au cœur de l'institution.

À l'occasion de la publication de cet ouvrage, Atish Rex Ghosh, du Département des études du FMI, s'est entretenu avec Boughton sur la période turbulente décrite dans le livre et sur ses années de chroniqueur officiel du FMI.

F&D : Le titre de votre nouveau livre est *Tearing Down Walls: The International Monetary Fund 1990 à 1999*. Pourquoi ce choix?



BOUGHTON : Le titre cherche à évoquer plusieurs événements majeurs survenus pendant les années 90. Le premier a été l'effondrement de l'Union soviétique à la fin de 1991, qui a donné naissance à 15 nouveaux pays. Tous ne connaissaient rien ou presque de l'économie de marché, et le FMI a été appelé à les aider dans cette transition. C'était un énorme défi.

L'autre événement a été la terrible série de crises

financières qui a commencé avec la chute du peso mexicain en décembre 1994, s'est propagée en Asie par la Thaïlande, l'Indonésie et la Corée et a atteint la Russie en 1998, avec les retombées que l'on sait sur l'ensemble de l'économie mondiale. Ces crises financières ont donné un énorme travail au FMI en posant de nouveaux défis à ses services et à sa direction.

C'était une décennie de mondialisation. Les murs entre pays, les murs qui limitaient les échanges entre pays, les murs qui s'interposaient aux flux financiers, tous se sont écroulés. J'ai essayé de donner toute la mesure de ces bouleversements en écrivant ce livre.

F&D : C'était aussi une période où la «surveillance» telle que nous l'entendons — suivre les résultats d'un pays et l'évolution de son taux de change pour s'assurer du bon fonctionnement de l'économie mondiale — a joué un plus grand rôle. Pouvez-vous nous en parler un peu?

BOUGHTON : Quand la crise mexicaine a éclaté à la fin 1994, le FMI a compris qu'il n'avait pas suffisamment de données en temps réel pour comprendre ce qui se passait au Mexique, et ce constat a déclenché un examen de conscience.

Il nous fallait travailler de façon plus proche et plus intensive avec les pays pour comprendre ce qui se passait dans leur économie. Donc, pendant toute la seconde moitié de la décennie, la nécessité pour le FMI d'être plus transparent et d'encourager ses membres à être plus transparents dans leur relation avec lui et avec les autres pays est devenue un leitmotiv de son activité. C'était un véritable changement de mentalité.

F&D : À votre avis, quelles conclusions doit-on tirer de cette période?

BOUGHTON : Il y a une conclusion positive : lorsque ces grands problèmes surviennent, les dirigeants mondiaux se tournent vers le FMI. Nous pouvons dire sans exagération que le FMI a été à la hauteur des circonstances. J'en veux pour preuve que, lorsque la crise économique mondiale de 2008 a éclaté, les pays se sont encore tournés vers le FMI plus que vers aucune autre institution.

Mais, derrière tout cela, il y a un constat moins réjouissant, à savoir que les crises sont récurrentes. Tout le monde sait maintenant que ce problème ne disparaîtra pas, et je pense qu'à l'avenir les pays feront appel au FMI à maintes reprises.

C'est une institution très différente de celle dans laquelle je suis entré il y a trente ans, en 1981. Le plus grand changement



a été le bouleversement culturel qu'a représenté le passage de l'introversion à l'ouverture. C'était une institution beaucoup plus petite et beaucoup plus fermée.

F&D : Les années 90 ont été riches en controverses pour le FMI, en partie à cause de notre intervention dans les crises asiatiques et en Amérique latine, où l'on nous accusait d'imposer le «consensus de Washington». À votre avis, ces critiques étaient-elles fondées?

BOUGHTON : Je pense qu'elles l'étaient en partie. Il y a eu plusieurs périodes dans les années 90 où le FMI était un peu à la traîne et incapable d'anticiper les événements. C'était généralement faute de données. Une chose m'a beaucoup frappé quand je préparais ce livre : Stanley Fischer — l'un des macroéconomistes les plus célèbres et les plus reconnus du monde, devenu par la suite Premier directeur général adjoint du FMI — m'a dit qu'à son arrivée au FMI il avait été choqué de constater que les services avaient beaucoup moins d'informations qu'il ne croyait. Il pensait que nous savions tout et que les gens de l'extérieur ne savaient rien. Mais en fait personne ne savait suffisamment de choses.

La critique la plus sévère qui ait été adressée au FMI était liée à la crise asiatique. Nous sentions qu'il y avait des problèmes, surtout en Thaïlande, mais il est très difficile de prédire le déclenchement des crises.

J'assistais à une conférence à l'université de Cambridge en juillet 1997 quand nous avons appris la dévaluation du baht. La Thaïlande, acculée à la crise, faisait appel aux conseils du FMI. Stan Fischer assistait aussi à cette conférence. Comme il était au FMI depuis près de trois ans, il comprit immédiatement que ce n'était pas seulement le problème de la Thaïlande.

F&D : Votre livre est plein de détails passionnants, d'anecdotes et aussi de recherches très poussées dans les archives et l'histoire. Que ressentez-vous comme historien du FMI?

BOUGHTON : On me demande toujours «Pourquoi le FMI a-t-il en fait besoin d'un historien?». C'est parce que la direction a compris que personne en dehors du siège n'a la moindre idée de ce qui s'y passe et du travail que nous faisons vraiment.

Témoins de l'histoire

«J'ai toujours été conscient de ce que je devais à mes prédécesseurs. Je considère que je continue une tradition importante», dit James Boughton de son travail comme historien officiel du FMI.

Boughton, qui se trouve être né l'année de la création du FMI, est le troisième historien du FMI. Économiste de formation, il a rédigé à partir de ses recherches deux livres de la série qui compose l'histoire officielle du FMI jusqu'à aujourd'hui.

Le premier historien, Keith Horsefield, avait commencé la série avec *The International Monetary Fund 1945–1965*, qui couvrait la fondation du FMI et ses vingt premières années.

«Quand j'ai pris ce travail, Keith Horsefield était encore vivant et il m'a encouragé à l'accepter», se souvient Boughton. Les deux hommes ne se sont jamais rencontrés, mais Boughton a poursuivi une correspondance active avec Horsefield, qui avait pris sa retraite dans l'île de Wight.

À Horsefield a succédé Margaret Garritsen de Vries, dont les deux ouvrages *The System Under Stress* et *Cooperation on Trial* couvrent les activités du FMI depuis les années 60 jusqu'à la fin des années 70. Ils retracent les négociations qui ont abouti à la création des «droits de tirage spéciaux», l'avoir de réserve international propre au FMI, les crises récurrentes qui ont culminé avec la chute du système de Bretton Woods, enfin la réaction du FMI aux déplacements tectoniques du système monétaire et financier mondial.

La contribution de Boughton a commencé avec *Silent Revolution: The International Monetary Fund 1979–1989*, centré principalement sur les crises financières de cette période en Amérique latine. Ces livres n'avaient pas été initialement conçus comme des rétrospectives décennales, mais les hasards de l'histoire ont voulu que chacun d'eux «corresponde naturellement à une décennie du FMI», dit Boughton.

Après la publication de *Tearing Down Walls*, Boughton pense que le prochain volume sera probablement centré sur la crise mondiale actuelle : «en rappelant comment l'on s'était désintéressé du FMI comme organisation internationale pour finalement lui demander d'intervenir face à la crise», dit-il.

Boughton prépare actuellement sa retraite, mais le poste d'historien officiel du FMI restera probablement vacant quelque temps avant la désignation d'un successeur. Le FMI a toujours laissé un intervalle entre les nominations, car l'histoire, y compris celle de la crise actuelle, se déroule avant de s'écrire. Il est peut-être temps, propose-t-il, de rendre le poste permanent.

Les employés du FMI me posent aussi beaucoup de questions. Quand il faut rédiger un document de politique générale, ils veulent savoir ce qu'on a essayé avant, et je peux expliquer pourquoi des initiatives qui paraissaient faisables ont été tentées et abandonnées. Ce métier a donc des aspects multiples.

Ce que je préfère, c'est interroger les hauts responsables d'un peu partout. Je rencontre des personnes extraordinaires et j'entends des histoires passionnantes. Il est difficile de résumer ce que j'ai appris en vingt ans de ce métier, mais c'est très amusant et stimulant d'essayer d'en faire un livre. ■

Atish Rex Ghosh est Sous-directeur au Département des études du FMI et auteur de Nineteenth Street, NW.